

V. — VENISE.

A M. DE BLANCEY.

Les voyageurs solennels. — Préjugés du public. — Les auberges italiennes. — Le pain. — Le vin. — Les pourboires. — Le canal de la Brenta. — Premier aspect de Venise. — Les gondoles. — Discretion des gondoliers. — La place Saint-Marc — La peinture. — La liberté des mœurs. — La jalousie vénitienne — Communauté de la femme. — Détails sur la galanterie — Les couvents et les religieuses. — Les courtisanes. — Les courtiers d'amour. — Aventure galante. — Fidélité des Vénitiennes.

Un bruit assez étrange est venu jusqu'à moi,
Seigneur.....

ON prétendait tout communément dans Venise que mon journal ci-présent, ouvrage si respectable, n'avait, en arrivant vers vous, qu'à égayer votre veine et celle de vos compatriotes, de fort méchants propos ; que vous vous étiez émancipés à lâcher certains traits de satire contre un travail aussi distingué par l'utilité des choses qu'il contient que par la précision et la brièveté qui y règnent, et que, non contents d'avoir les uns et les autres épuisé votre petite ironie sur des écrits qui, à la matière et au style près, sont, à coup

sûr, irrépréhensibles, vous aviez mêlé M. Loppin dans vos railleries ; chose que je ne pourrais, ne voudrais ni ne devrais tolérer.

Il est vrai que ce n'est pas un mauvais plaisant ni un freluquet comme ces petits messieurs ; mais, en récompense, c'est un esprit sensé, un caractère droit, un bon cœur, aux vues justes : c'est l'homme qui fait face pour nous lorsqu'il est question de doctrine. En un mot c'est une tête carrée, dont nous ferions bien de suivre les avis. Ainsi, sur le bruit qui courait de ce que dessus, j'allais sans doute me gendарmer bien fort ; mais à la vue de votre lettre,

Seigneur, je l'ai jugé trop peu digne de foi.

De sorte que j'ai rengainé bien vite ce qui m'animait contre le journal, et qui n'allait pas moins qu'à supprimer, si j'eusse pu, ce gros in-quarto que vous avez reçu en dernier lieu et tous ceux qui auraient dû lui succéder.

Ce qui faisait, pour vous parler vrai, le sujet de mon ire, c'était de ne point recevoir de vos nouvelles ; partant, je me suis trouvé coi quand j'ai été convaincu de votre exactitude. Il faut pourtant là-dessus que je vous en croie sur votre parole, car je n'ai reçu que votre dernière lettre. Celle que vous m'écriviez à Rome n'est pas encore arrivée. J'espère cependant qu'elle ne sera pas perdue, non plus que d'autres que j'ai reçues par la même voie, et je l'attends avec

impatience, dans l'espérance d'y trouver des histoires divines.

Il me semble que je vous devrais au moins autant de compliments sur vos réflexions morales que vous m'en faites sur l'article de mon babil. Vous parlez en homme pénétré de l'une et de l'autre situation, et cela est dans l'ordre ; mais votre comparaison, bien qu'ingénieuse, n'est pas tout à fait juste. Les récits sont plus exacts à peindre le bien et le mal que ne le sont les relations de voyages.

MM. les voyageurs rarement quittent le ton emphatique en décrivant ce qu'ils ont vu, quand même les choses seraient médiocres ; je crois qu'ils pensent qu'il n'est pas de la bienséance pour eux d'avoir vu autre chose que du beau.

Ainsi, non contents d'exalter des gredineries, ils passent sous silence tout ce qu'il leur en a coûté pour jouir des choses vraiment curieuses ; de sorte qu'un pauvre lecteur, n'imaginant que roses et que fleurs dans le voyage qu'il va entreprendre, trouve souvent à décompter, et se voit précisément dans le cas d'un homme qui serait devenu amoureux d'une femme borgne sur son portrait peint de profil.

Ne croyez pas cependant par là que je veuille exagérer les peines du voyage, qui assurément ne sont rien moins qu'intolérables.

La plus grande de toutes est d'être séparé des gens de sa connaissance ; mais je suis bien aise, puisque j'en trouve l'occasion, de charger un peu ma bile

contre les détails contenus dans les livres de voyages que j'ai actuellement sous les yeux, dans une partie desquels il n'y a pas un mot de vrai.

Il en est de même de la plupart des idées générales que l'on se forme sur le bruit public. Par exemple, tout le monde dit : les auberges d'Italie sont détestables ; cela n'est pas vrai, on est très bien dans les grandes villes. A la vérité, on est très mal dans les villages ; ce n'est pas merveille ; il en est de même en France.

Mais ce qu'on ne dit pas, c'est que le pain, non pétri avec les bras, mais battu avec de gros bâtons, quoique fait avec de la farine blanche et très fine, est la plus détestable chose dont un homme puisse goûter ; j'en suis désolé.

Pour le vin, je m'y fais tant bien que mal, en choisissant toujours celui qui est gros et fort âpre, par préférence au doux, qui ne peut être comparé qu'au pain, tant il est mauvais.

Cependant les gens du pays le trouvent exquisissime, et c'est une chose à crever de rire que de voir les mines que font les dames en goûtant nos vins de Champagne, et combien elles sont émerveillées de m'en voir avaler de grands traits mousseux.

On dit encore qu'on a tant qu'on veut la *cambiatura* ; fausseté. Les surintendants des postes la donnent très difficilement, et il faut avoir à chaque poste des discussions qui ne finissent point. Le résultat de tout cela, c'est qu'il faut payer la poste excessive-

ment cher, et compter toujours, quand on a destiné une certaine somme à ce voyage-ci, qu'on dépensera le triple, encore que votre argent gagne en Italie; car, outre l'article de la poste et des voiturins, qui sont d'abominables canailles, il y a celui des auberges, plus chères qu'en France, quoiqu'on ne soupe jamais, et celui que l'on appelle la *buona mancia*, comme nous dirions la *bonne main*.

Ce point ne finit pas; pour la plus petite chose, vous êtes entouré de gens qui vous demandent pour boire; même un homme avec qui on fait un marché d'un louis trouverait fort singulier, après l'exécution, qu'on ne lui donnât qu'un écu de *bonne main*.

Je m'en plains tous les jours aux gens du pays, qui se contentent de plier les épaules en disant: *Poveri forestieri*, c'est-à-dire, en langue vulgaire, *les étrangers sont faits pour être volés*. Quand j'aurai un peu plus de pratique de la langue du pays, je mettrai bon ordre à ce que cela n'arrive plus.

Enfin je ne finirais pas, si je voulais blâmer toutes les erreurs où l'on est sur ce voyage, et qui ne sont pas mieux fondées que la jalousie des Italiens ou la captivité de leurs femmes; mais cette préface n'est déjà que trop longue. Retournons à nos moutons, c'est-à-dire à notre journal, à condition cependant que vous ne le communiquerez qu'à peu de personnes, quand ce seront des gens discrets, comme Bourbonne ou Courtois; mais je défends les causeurs, à commencer par votre frère.

Je ne sais si je vous ai conté comment nous partîmes de Padoue le 28 du mois dernier. Ce fut en nous embarquant sur le canal de la Brenta, avec un vent contraire ; c'est la règle. Mais pour le coup le diable en fut la dupe, car nous avions de bons chevaux qui nous remorquaient le long du bord, moyennant quoi nous *ingannions* le sortilège qui nous poursuivait. Le bâtiment que nous montions se nomme le *Bucentaure*. Vous pouvez bien penser que ce n'est qu'un fort petit enfant du vrai *Bucentaure* ; mais aussi c'était le plus joli enfant du monde, ressemblant fort en beau à nos diligences d'eau et infiniment plus propre, composé d'une petite antichambre pour les valets, suivie d'une chambre tapissée de brocatelle de Venise, avec une table et deux estrades garnies de maroquin, et ouverte de huit croisées effectives et de deux portes vitrées.

Nous trouvions notre ordinaire, nous n'avions nulle impatience d'arriver, d'autant mieux que nous nous étions munis de force vivres, vin de Canaries, etc., et que les rivages sont bordés de quantité de belles maisons de nobles vénitiens.

Celle de Pisani, maintenant doge, mérite en vérité une description particulière, surtout par un portail de jardin au bord de l'eau, accompagné de deux colonnes qui ont des escaliers tournants de fer en dehors, montant sur une terrasse charmante qui fait le comble du péristyle. Cela est imaginé à merveille, et l'on m'a dit depuis que le cardinal de Rohan

en avait fait prendre le dessin pour l'exécuter à Saverne.

Nous voulions d'abord descendre pour voir ces maisons ; le nombre nous en rebuta : ç'aurait été l'affaire de quelques années. Cependant nous ne résistâmes pas à la tentation de voir la dernière, qui est sur la route, appartenant aux Foscari ; elle a beaucoup de bonnes fresques, et surtout une *Chute des Titans*, d'une excellente expression, de la main de Zelotti. (Notez cependant que ceci est encore inférieur aux abords de Gênes.) Au bout de quelques milles nous eûmes l'honneur d'entrer dans la mer Adriatique, et peu après celui d'apercevoir Venise.

A vous dire vrai, l'abord de cette ville ne me surprit pas autant que je m'y attendais. Cela ne me fit pas un autre effet que la vue d'une place située au bord de la mer, et l'entrée par le grand Canal fut, à mon gré, celle de Lyon ou de Paris par la rivière.

Mais aussi, quand on y est une fois, qu'on voit sortir de l'eau de tous côtés des palais, des églises, des rues, des villes entières, car il n'y en a pas pour une ; enfin, de ne pouvoir faire un pas dans une ville sans avoir le pied dans la mer, c'est une chose, à mon gré, si surprenante, qu'aujourd'hui j'y suis moins fait que le premier jour, aussi bien qu'à voir cette ville ouverte de tous les côtés, sans portes, sans fortifications et sans un seul soldat de garnison, imprenable par mer ainsi que par terre ; car les vais-

seaux de guerre n'en peuvent nullement approcher, à cause des lagunes trop basses pour les porter.

En un mot, cette ville-ci est si singulière par sa disposition, ses façons, ses manières de vivre à faire crever de rire, la liberté qui y règne et la tranquillité qu'on y goûte, que je n'hésite pas à la regarder comme la seconde ville de l'Europe, et je doute que Rome me fasse revenir de ce sentiment.

Nous sommes logés pour ainsi dire dans le fort de la rue Saint-Honoré ; avec cela on peut dormir la grasse matinée sans être interrompu par le moindre bruit.

Tout s'y passe doucement dans l'eau, et je crois qu'on ronflerait fort bien au milieu du marché aux herbes.

Joignez à cela qu'il n'y a pas dans le monde une voiture comparable aux gondoles pour la commodité et l'agrément. Je ne trouve pas que l'on en ait donné, à mon gré, une description juste. C'est un bâtiment long et étroit comme un poisson, à peu près comme un requin ; au milieu est posée une espèce de caisse de carrosse, basse, faite en berlingot, et du double plus long qu'un vis-à-vis ; il n'y a qu'une seule portière au devant, par où l'on entre. Il y a place pour deux dans le fond, et pour deux autres de chaque côté, sur une banquette qui y règne, mais qui ne sert presque jamais que pour étendre les pieds de ceux qui sont dans le fond.

Tout cela est ouvert de trois côtés, comme nos carrosses, et se ferme quand on veut, soit par des glaces, soit par des panneaux de bois recouverts de drap noir, qu'on fait glisser sur des coulisses, ou rentrer par le côté dans le corps de la gondole. Je ne sais pas trop si je me fais entendre. Le bec d'avant de la gondole est armé d'un grand fer en col de grue, garni de six larges dents de fer. Cela sert à la tenir en équilibre, et je compare ce bec à la gueule ouverte du requin, bien que cela y ressemble comme un moulin à vent.

Tout le bateau est peint en noir et verni; la caisse doublée de velours noir en dedans et de drap noir en dehors, avec les coussins de maroquin de même couleur, sans qu'il soit permis aux plus grands seigneurs d'en voir une différente, en quoi que ce soit, de celle du plus petit particulier; de sorte qu'il ne faut pas songer à deviner qui peut être dans une gondole fermée.

On est là comme dans sa chambre, à lire, écrire, converser, caresser sa maîtresse, manger, boire, etc., toujours faisant des visites par la ville. Deux hommes, d'une fidélité à toute épreuve, l'un à l'avant, l'autre à l'arrière, vous conduisent sans voir, si vous ne voulez.

Je n'espère plus de me retrouver de sang-froid dans un carrosse, après avoir tâté de ceci. J'avais ouï dire qu'il n'y avait jamais d'embarras de gondoles comme il y en a de voitures à Paris; mais au contraire rien n'est plus commun, surtout dans les rues étroites et

sous les ponts ; à la vérité ils sont de peu de durée, la flexibilité de l'eau donne une grande facilité pour s'en débarrasser. Outre cela, nos cochers d'ici sont si adroits, qu'ils glissent on ne sait comment, et tournent en un coup de main cette longissime machine sur la pointe d'une aiguille.

Ces voitures vont vite, mais non pas autant que le carrosse d'un petit-maitre. Cependant ne vous avisez pas de tenir la tête hors de votre gondole ; la gueule du requin d'une autre gondole qui passerait vous la couperait net comme un navet.

Le nombre des gondoles est infini, et l'on ne compte pas moins de soixante mille personnes qui vivent de la rame, soit gondoliers ou autres.

On dit aussi, pour faire valoir l'agrément du séjour, que la ville a toujours un fonds de trente mille étrangers. Cela peut avoir quelque fondement pendant les six mois de carnaval ; mais hors de là je crois ce nombre fort exagéré.

Vous croyez peut-être que la place Saint-Marc, dont on parle tant, est aussi grande que d'ici à demain.

Rien moins que cela ; elle est fort au-dessous, tant pour la grandeur que pour le coup d'œil, des bâtiments de la place Vendôme, bien que magnifiquement bâtie ; mais elle est régulière, carrée, longue, terminée des deux bouts par les églises de Saint-Marc et de San-Germiniano (1), et des côtés par les

(1) Cette église n'existe plus.

Procuraties Vieilles et Neuves. Ces dernières forment un magnifique bâtiment, tout d'un corps de logis d'une très grande longueur, orné d'architecture, et le comble couvert de statues.

Tant les Neuves que les Vieilles sont bâties sur ces arcades, sous lesquelles on se promène à couvert, et chaque arcade sert d'entrée à un café qui ne désemplit point. La place est pavée de pierres de taille. On ne peut s'y tourner, à ce qu'on dit, pendant le carnaval, à cause de la quantité de masques et de théâtres. Pour moi, qui n'ai pas vu cela, je l'en trouve actuellement toujours pleine.

Les robes de palais, les manteaux, les robes de chambre, les Turcs, les Grecs, les Dalmates, les Levantins de toute espèce, hommes et femmes, les tréteaux de vendeurs d'orviétan, de bateleurs, de moines qui prêchent et de marionnettes ; tout cela, dis-je, qui y est tout ensemble, à toute heure, la rendent la plus belle et la plus curieuse place du monde, surtout par le retour d'équerre qu'elle fait auprès de Saint-Marc, ce que l'on nomme *Broglia*.

C'est une autre place plus petite que la première, formée par le palais de Saint-Marc et le retour du bâtiment des Procuraties-Neuves.

La mer, large en cet endroit, la termine.

C'est de là qu'on voit le mélange de terre, de mer, de gondoles, de boutiques, de vaisseaux et d'églises, de gens qui partent et qui arrivent à chaque instant. J'y vais au moins quatre fois le jour pour me régaler

la vue. Les nobles ont leur côté où ils se promènent, et qu'on leur laisse toujours libre ; c'est là qu'ils trament toutes leurs intrigues, d'où est venu le nom de *Broglia*.

La grande place a dans un angle la haute tour de Saint-Marc, qui, quoique grande et bien faite, me paraît assez mal placée là, puisqu'elle interrompt la figure régulière de la place.

Je ne m'aviserai pas d'entrer avec vous dans le même détail sur l'article de Venise que j'ai fait en parlant des autres villes ; ce serait une chose à ne jamais finir, et pour plus d'abréviation, je ne vous en dirai rien du tout, d'autant mieux que je n'aurais souvent qu'à répéter ce qu'a dit Misson. Il en parle fort pertinemment, et mieux que d'aucun autre en droit que j'aie encore vu : surtout je vous épargnerai l'article des tableaux, à votre grande satisfaction, si je ne me trompe ; mais je ne ferai pas le même tort à Quintin, qui ne me le pardonnerait pas. On dit qu'il y en a plus à Venise que dans le reste de l'Italie.

Pour moi, ce que j'assurerais bien, c'est qu'il y en a plus que dans la France entière. La seule liste des peintures publiques fait un gros in-octavo, sans compter que les particuliers en ont de quoi combler l'Océan.

On prétend aussi qu'à illuminer les trois étages des Procuraties en flambeaux de cire blanche, la nuit de Noël, on brûle plus de cire ici en cette nuit que dans tout le reste de l'Italie pendant un an.

Nous ne songeons jamais à déjeuner, Sainte-Palaye et moi, sans nous être au préalable mis quatre tableaux du Titien et deux plafonds de Paul Véronèse sur la conscience. Pour ceux du Tintoret, il ne faut pas songer à les épuiser ; il fallait que cet homme-là eût *una furia da diavolo*. Je me suis borné à examiner mille ou douze cents des principaux.

Je ne vous parlerai pas trop non plus du gouvernement ni des mœurs ; c'est un article qu'Amelot a traité à fond, et assez bien. Il ne faut pas cependant croire tout le mal qu'il en dit, mais seulement la plus grande partie.

Quant aux mœurs, vous aimeriez sûrement mieux que je vous entretinsse de cela que d'édifices et de peintures ; mais faites réflexion qu'un étranger qui passe un mois dans une ville n'est pas fait pour les connaître, et en parlerait presque infailliblement tout de travers.

Cependant, si vous voulez quelque chose là-dessus, je vous dirai qu'il n'y a pas de lieu au monde où la liberté et la licence règnent plus souverainement qu'ici. Ne vous mêlez pas du gouvernement, et faites d'ailleurs tout ce que vous voudrez.

Je ne parle pas de la chose dont nos plaisirs et nous tirons notre origine, de la chose proprement dite par excellence. On ne s'en choque pas plus ici que toute autre opération naturelle. C'est une bonne police qui devrait être reçue partout.

Mais pour tout ce qui, en saine morale, doit s'ap-

peler méchante action, l'impunité y est entière. Cependant le sang est si doux ici que, malgré la facilité que donnent les masques, les allures de la nuit, les rues étroites, et surtout les ponts sans garde-fous, d'où l'on peut pousser un homme dans la mer sans qu'il s'en perçoive, il n'arrive pas quatre accidents par an ; encore n'est-ce qu'entre étrangers.

Vous pouvez juger par là combien les idées que l'on a sur les stylets vénitiens sont mal fondées aujourd'hui.

Il en est à peu près de même de leur jalousie pour leurs femmes : cependant cela mérite explication.

Dès qu'une fille, entre nobles, est promise, elle met un masque, et personne ne la voit plus, que son futur ou ceux à qui il le permet, ce qui est fort rare. En se mariant, elle devient un meuble de communauté pour toute la famille, chose assez bien imaginée, puisque cela supprime l'embarras de la précaution, et que l'on est sûr d'avoir des héritiers du sang.

C'est souvent l'apanage du cadet de porter le nom de mari ; mais, outre cela, il est de règle qu'il y ait un amant ; ce serait même une espèce de déshonneur à une femme, si elle n'avait pas un homme publiquement sur son compte. Mais, halte là ; la politique a grande part à ceci.

La famille en use comme le roi de France à l'élection de l'abbé de Cîteaux ; on laisse choisir la femme en donnant l'exclusion à tels ou tels. Il ne faut pas

qu'elle s'avise de prendre aucun autre qu'un noble, et parmi ceux-ci, un homme qui ait entrée dans le *Pre-gadi* ou Sénat et dans les conseils, dont la famille soit assez puissante pour pouvoir favoriser les brigues, et à qui l'on puisse dire : « Monsieur, il me faut demain matin tant de voix pour mon beau-frère ou pour mon mari. »

Avec cela, une femme a la liberté tout entière et peut faire tout ce qu'elle veut.

Il faut cependant rendre justice à la vérité ; notre ambassadeur me disait, l'autre jour, qu'il ne connaissait pas plus d'une cinquantaine de femmes de qualité qui couchassent avec leurs amants.

Le reste est retenu par la dévotion. Les confesseurs ont traité avec elles qu'elles s'abstiendraient de l'article essentiel, moyennant quoi, ils leur font bon marché du reste tout aussi loin qu'il puisse s'étendre.

Voilà quel est le train courant de la galanterie, où les étrangers n'ont pas beau jeu.

Les nobles ne les admettent guère ni dans leurs maisons ni dans leurs parties. Ils veulent vivre entre eux et avoir leurs coudées franches pour parler, devant leurs femmes, de brigues et de ballottages, article sur lesquels le *tacet* s'observe exactement devant l'étranger.

Cependant, lorsque deux personnes s'entendent, il n'est pas impossible de faire un coup fourré à la faveur des gondoles, où les dames entrent toujours seules, sans surveillants ; c'est un asile sacré.

Il est inouï qu'un gondolier de Madame se soit laissé gagner par Monsieur ; il serait noyé le lendemain par ses camarades.

Cette pratique actuelle des dames a beaucoup diminué les profits des religieuses, qui étaient jadis en possession de la galanterie.

Cependant, il y en a encore bon nombre qui s'entirent aujourd'hui avec distinction, je pourrais dire avec émulation, puisque, actuellement que je vous parle, il y a une furieuse brigue entre trois couvents de la ville, pour savoir lequel aura l'avantage de donner une maîtresse au nouveau nonce qui vient d'arriver.

En vérité, ce serait du côté des religieuses que je me tournerais le plus volontiers, si j'avais un long séjour à faire ici.

Toutes celles que j'ai vues à la messe, au travers de la grille, causer tant qu'elle durait, et rire ensemble, m'ont paru jolies au possible et mises de manière à faire bien valoir leur beauté. Elles ont une petite coiffure charmante, un habit simple, mais bien entendu, presque toujours blanc, qui leur découvre les épaules et la gorge ni plus ni moins que les habits à la romaine de nos comédiennes.

Pour épuiser l'article du sexe féminin, il convient ici, plus qu'ailleurs, de vous dire un mot des courtisanes. Elles composent un corps vraiment respectable par les bons procédés.

Il ne faut pas croire encore, comme on le dit,

que le nombre en soit si grand que l'on marche dessus ; cela n'a lieu que pendant le temps de carnaval, où l'on trouve sous les arcades des Procuraties autant de femmes couchées que debout ; hors de là, leur nombre ne s'étend pas à plus du double de ce qu'il y en a à Paris ; mais aussi elles sont fort employées.

Tous les jours régulièrement, à vingt-quatre ou vingt-quatre heures et demie au plus tard, toutes sont occupées. Tant pis pour ceux qui viennent trop tard.

A la différence de celles de Paris, toutes sont d'une douceur d'esprit et d'une politesse charmantes. Quoique vous leur demandiez, leur réponse est toujours : *Sarà servito, sono v suoi commandi* (car il est de la civilité de ne parler aux gens qu'à la troisième personne).

A la vérité, vu la réputation dont elles jouissent, les demandes qu'on leur fait ordinairement sont fort bornées ; cependant j'en trouvai l'autre jour une si jolie que... le moyen de ne pas s'y fier, elle me répondait des conséquences *per la beatissima Madonna di Loreto*.

Nous avons eu quelque peine à nous mettre un peu dans le beau monde ; nous sommes arrivés dans des circonstances défavorables.

La sérénissime république venait de faire main basse sur près de cinq cents courtiers d'amour qui, abusant de leur ministère public, s'en allaient offrir à tous venants, sur la place Saint-Marc, madame la

procuratesse celle-ci, ou madame la chevalière celle-là ; de sorte qu'il arrivait quelquefois à un mari de s'entendre proposer sa femme.

On a réformé cette licence trompeuse et insolente. Néanmoins il ne faut pas être en peine de vivre aujourd'hui, pour peu qu'on choisisse bien ses gondoliers, et ce choix est si aisé qu'il faut être d'un grand guignon pour le faire mal. Il vient de m'arriver à ce sujet une plaisante aventure, qui m'a mis pour un moment dans un embarras fort risible.

J'avais envoyé hier un gondolier faire l'*ambasciata* à la célèbre Bagatina.

Le rendez-vous était pris chez elle à une heure marquée. Je ne la trouvai point ; sa femme de chambre me dit qu'elle avait été obligée de sortir avec une dame de ses amies pour aller à la *conversation* chez je ne sais quel seigneur, et qu'elle m'en faisait excuse, me priant de revenir le lendemain. Pendant ce discours, j'examinais un appartement vaste, magnifique, richement orné, et paraissant fort au-dessus de l'état d'une pareille princesse. Je demandai à la femme de chambre si un tel gondolier n'était pas venu de ma part parler à la Bagatina. Elle me répondit que le gondolier était venu en effet ; mais que sa maîtresse ne s'appelait point Bagatina mais bien Abbatti Marchese, et qu'elle était la femme d'un noble vénitien.

— Mais, lui ai-je dit, qu'est-ce que votre maîtresse a pensé que je voulais d'elle ?

— Que vous aviez quelque lettre de recommandation à lui remettre, a-t-elle repris. Vous êtes le maître, Monsieur, de me la laisser ou de revenir demain, si cela vous plaît.

Là-dessus j'ai fait monter le gondolier ; la sou-brette et lui ont persisté en leur dire, chacun de leur côté. Le gondolier a été traité de *birbante* et de *latro* ; et j'ai été congédié avec force révérences, assez incertain si je retournerais le lendemain, et de ce que pouvait signifier un pareil qui proquo.

Enfin je me suis déterminé à risquer le paquet, et j'y suis retourné aujourd'hui. J'ai trouvé une grande femme, bien faite, d'environ trente-cinq ans, de grand air, d'un bon maintien, magnifiquement vêtue et chargée de pierreries, qui, s'avançant à moi d'un air très grave, m'a demandé ce que je souhaitais d'elle. Je le savais assez, et mon embarras ne roulait que sur la manière de le lui dire. Je lui ai baragouiné un compliment inintelligible dans le plus mauvais italien que j'ai pu, et cela ne m'est pas difficile.

Enfin, s'apercevant de ce qui causait mon incertitude, elle a eu le bon procédé de la lever elle-même au bout d'un instant, en quittant son faux nom et sa fausse décence (1).

(1) E poi che la sua mano alla mia pose
Con lieto volto, onde mi confortai,
Mi mise dentro alle segrete cose.

DANTE.

Elle a même eu l'air surpris de ma libéralité ; car, en faveur du meuble et de l'habillement, j'ai doublé les sequins, ne voulant pas avoir rien mis de médiocre dans une main ornée de diamants.

Les nobles, j'entends ceux qui ne sont pas d'un goût plus raffiné, font grand usage de ces princesses.

Quand l'un d'eux veut faire une partie de promenade avec la sienne, elle vient tout uniment le prendre dans sa gondole au sortir du conseil, et l'on n'est pas plus surpris de l'y voir monter avec elle en pleine place Saint-Marc qu'on ne l'a été, en temps de carnaval, de voir ce noble ôter son masque et son domino dans l'antichambre du conseil pour y entrer.

Ma foi ! ils ont raison, c'est un doux séjour de jouissance qu'une gondole.

Au surplus, ne croyez pas que, malgré la fidélité dont elles se piquent pour leurs tenants, elles soient inaccessibles.

Ce scrupule ne dure jamais que cinq jours de la semaine ; leurs amants mêmes leur laissent presque toujours toute liberté le vendredi, parce qu'ils ont affaire au *Pregadi*.

Elles ont un usage politique assez bien trouvé, c'est de ne rien accorder qu'à la seconde entrevue, parce que, disent-elles il faut connaître avant que d'aimer.

Au moyen de ce, on leur fait au moins deux visites et elles reçoivent des appointements doubles pour un seul service.

Je crois que voilà un chapitre traité à fond. Je l'ai fait de la sorte en votre faveur, parce que je sais que vous êtes fort vicieux, et afin que vous n'ayez rien à désirer, j'ajouterai que les femmes sont plus belles ici qu'en aucun autre endroit, surtout parmi le peuple. Ce n'est pas qu'on y trouve plus qu'ailleurs des beautés ravissantes ; mais communément le grand nombre est joli, et en général elles ont toutes la taille et le teint beaux, la bouche grande et agréable, les dents blanches et bien rangées.
